



Les usines Junkers à Strasbourg.

(Photo C. Hartmann)

Une grande vadrouille tragique

Jean-Pierre Mengus¹

« Qui se souvient avec précision du dimanche 8 mars 1938? Pour moi, ce fut la découverte de l'Allemagne hitlérienne et du renouveau nationaliste chez nos voisins rhénans. Y a-t-il encore quelqu'un qui se rappelle du « Bus des neiges » qui, ce jour-là, devait nous emmener sur les champs de ski du Feldberg en Forêt Noire? La veille, Hitler avait pris la décision d'occuper la zone démilitarisée le long du Rhin. C'est la date où l'Occident s'inclina devant le dictateur! Ce jour devait sceller le destin des « Malgré-Nous » ».

Jean-Pierre Mengus est né le 16 mai 1924 à Strasbourg (Bas-Rhin). En 1939, sa famille (ses parents et ses deux plus jeunes frères) sont évacués en Dordogne dans un village près de Brantôme. Après la mobilisation de son père, Auguste, ils s'installent à Limoges: Emma, sa mère, fonctionnaire aux PTT de Strasbourg, y rejoint son administration. Après l'armistice, c'est la question du retour

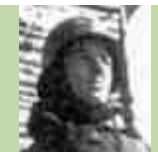
qui se pose. Les services des PTT étant retournés en Alsace, toute la famille revient à Strasbourg.

„*Volksdeutsche Elsässer*“

A Chalon-sur-Saône, « nous subissons un contrôle rigoureux par des officiers de la *Wehrmacht* et des gradés en uniforme noir des SS. Celui qui ne parle pas le dialecte alémanique ou qui est soupçonné d'être juif est « retiré » du convoi. Ceux qui peuvent rentrer à Strasbourg sont *ipso facto* des „*Volksdeutsche Elsässer*“. Dans notre compartiment, nous sommes tous abasourdis... ».

C'est ensuite une autre vie qui s'organise dans une Alsace annexée au III^{ème} Reich. L'adhésion à la *Hitlerjugend* est obligatoire si l'on veut poursuivre ses études. Se soumettre à l'ordre nouveau n'est pas évident, mais le régime dispose d'arguments d'une brutalité parfaitement dissuasive. Jean-Pierre (rebapti-

¹ Ce texte est un résumé de son manuscrit « Du Rhin au Dniepr à la découverte de l'Europe en guerre 1943-1945 ».



Été 1942. Première photo de Jean-Pierre Mengus et Denise, sa fiancée, place de Bordeaux à Strasbourg. Ce cliché a accompagné le jeune Malgré-Nous à travers l'Europe en guerre.

(Coll. Particulière)

sé „Peter“ par les Allemands) Mengus est particulièrement marqué par l'arrestation et la condamnation à mort par le *Volksgerichtshof* de son cousin René pour son appartenance à un groupe de résistants.

„Kriegsverwendungsfähig“

Le 27 février 1942, Jean-Pierre Mengus passe la *Musterung* (conseil de révision) et déclaré „Kriegsverwendungsfähig“ (bon pour le service au front). Il bénéficie cependant d'un sursis pour passer l'*Abitur*. A l'été 1942, il est appelé au „*Kriegsdienst als Urlaubshelfer*“ aux ateliers des usines Junkers (installées dans la fabrique d'automobiles Mathis-Matford). Dans le tram qui le conduit à l'usine, il apprend que la Compagnie des Tramways de Strasbourg forme des receveurs en remplacement de ceux en congés. C'est ainsi qu'il se retrouve, peu de temps après, en cours de formation accélérée à la Direction du Tram. Il y fait connaissance avec Denise, germanisée „*Rosemarie*“, qui après la guerre deviendra sa femme.

Le 17 février 1943, il est convoqué à la *Manteuffelkaserne* (Caserne Stirn avant la

guerre) pour le RAD (*Reichsarbeitsdienst*). Le voyage est long jusqu'au camp du Boehmerwald: Kehl, Karlsruhe, Heilbronn, Nuremberg, Ratisbonne (Regensburg), Plattling, Passau, Wallern-Boehmerwald et Prachtice (ville anciennement tchèque), soit près de 800 kilomètres effectués en 24 heures. Là-bas, les jeunes gens sont essentiellement soumis au *Drill* prussien.

«Lorsqu'un jour, je me hasarde à m'exprimer: „*Ich dachte...*“ («Je pensais...»), l'instructeur, sûr de ses effets de menton, me coupe la parole: „*Sie haben nicht zu denken! Überlassen Sie das den Pferden, die haben größere Köpfe!*“ («Vous n'avez pas à penser! Laissez cela aux chevaux: ils ont de plus grosses têtes!»). Ce propos mérite un arrêt sur image, car il m'a accompagné durant toutes mes pérégrinations et a entretenu en moi un préjugé sur le corps des sous-officiers qui ne s'est atténué que lors des engagements sur le front de l'Est».

Aide-soignant

Avant son incorporation au RAD, Jean-Pierre Mengus avait participé aux *Hochschul-*



wochen destinées à familiariser les jeunes avec l'Université et les aider dans le choix d'une Faculté. En remplissant un questionnaire, il avait indiqué: Médecine. C'est ainsi qu'il participe à un stage au Service de santé (*Gesundheitsdienst*) et sert ensuite comme aide-soignant.

Il retrouve ses foyers et sa fiancée le 15 mai 1943, après trois mois d'absence. Mais, le 21 mai, il est incorporé dans la *Wehrmacht*. Dans le train à destination de Flensburg, les jeunes Malgré-Nous, au passage des gares alsaciennes, entonnent «La Marseillaise» et une banderole «Vive la France» est rapidement confisquée par les agents de la *Reichsbahn*. Le 23 mai, il se retrouve à la *Dübbourgkaserne* et intégré à la *Stammkompanie* du *Grenadier-Ersatzbataillon 209*.

Toujours plus près du front

Le 29 mai au soir, le *Feldausbildungsregiment 730* reprend le train en direction de la Pologne. Le 31, à Warschau, «des wagons plats ont été accrochés devant la locomotive. Le dernier comporte une mitrailleuse lourde et un détachement d'une demi-douzaine

d'hommes sous les ordres d'un sous-officier. Le convoi a fortement ralenti. Nous apprenons que nous traversons une zone infestée de francs-tireurs, spécialisés dans l'attaque des trains. Si la voie est minée, les premiers wagons plats sautent, mais le convoi reste sur les rails et les mitrailleurs le défendent».

Le voyage, ponctué d'attaques de *Jabos* (chasseurs-bombardiers), se poursuit via Minsk, Orscha, Witebsk. Lors de cet arrêt, Jean-Pierre Mengus est hospitalisé à la *Krankensammelstelle* (KSS) de Witebsk-Ouest pour



Série de cartes postales envoyées, entre le 21 février et le 2 avril 1943, de Wallern-Boehmerwald. (Coll. particulière)



une bronchite infectieuse à forte fièvre. Lors de son séjour, il est chargé de la protection d'un groupe désigné pour creuser une tranchée en cas d'attaque aérienne. On lui confie un fusil et cinq cartouches; il n'ose avouer qu'il n'a jamais appris à s'en servir.



Parcours de Jean-Pierre Mengus.

(Carte de Matthieu Hilbert)

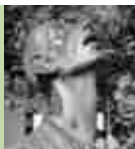
bles. Ce que je crois comprendre est horrible. Un après-midi, il se repose sur son lit et j'entends pour la première fois sa voix calme: „Junge, Junge, wenn du wüsstest, was die aus uns gemacht haben“ («Mon petit, si tu savais ce qu'ils ont fait de nous»). Comment aurais-je dû réagir? Longtemps après la guerre, j'ai pris connaissance, dans un hebdoma-

naire, d'un article sur les atrocités commises près de Witebsk. A défaut de précisions, je ne peux que supposer qu'il y eut un lien avec les angoisses nocturnes du *Wachtmeister*». Peu après, c'est avec avec un policier (*Polizei-wachtmeister*) et un *Hiwi* qu'il partage la chambre. Le policier lui fait alors remarquer qu'un Alsacien, couché entre un «flic allemand» et un «volontaire russe de la *Wehrmacht*» ne saurait désertier!

Les Mongols

Jean-Pierre Mengus sympathise avec un soignant d'origine russe. Il s'avère «qu'il est bien au courant de la situation des incorporés alsaciens. Ceux qui se trouvent en première ligne sont invités par des tracts russes à désertier. Or, il paraît qu'ils ont en face d'eux des troupes d'origine mongole, lesquelles ne leur laisseront pas le temps de s'expliquer. Elles ne comprennent ni le français, ni l'allemand. L'histoire et la géographie de l'Europe leur sont inconnues comme, bien sûr, le particularisme alsacien. «Et alors, le tract comme sauf-conduit?

- Eh bien, il faudrait que l'adversaire sache lire...» m'est-il répondu».



Le 14 juillet, il apprend qu'il va être transféré dans son unité d'instruction. Mais personne ne sait où se trouve cette unité; c'est sans doute elle qui a été décimée dans une embuscade près de Velikie Loukie. De ce fait, il est affecté à un commando de protection du train de nuit de Polotsk pour renvoi à une *Frontleitstelle* (centre d'orientation des isolés vers des unités au front).

Seul...

Jean-Pierre Mengus s'éveille à Polotsk... seul: les autres membres du commando ont déjà quitté le train. Un sous-officier, accompagné d'une douzaine d'hommes, se rendant à Dünaburg (Daugapils) lui propose de se joindre à eux: ils le déposeront à la *Frontleitstelle* de cette ville (celle de Polotsk ayant été évacuée).

Ayant constaté l'inexpérience de la nouvelle recrue, le sous-officier lui fait mettre son casque et lui explique rapidement le manie- ment de la carabine des troupes de monta- gne. Le groupe s'engage ensuite, en file indienne et à bonne distance les uns des au- tres (évitant ainsi d'offrir une seule cible en

cas d'attaque des partisans), le long de la voie ferrée jusqu'à une gare d'où un convoi les mène à bon port.

Retour à Flensburg...

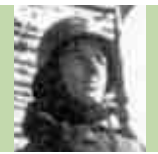
Après s'être sépa- ré de ses camara- des de la troupe alpine, Jean-Pier-

re Mengus se présente à la *Frontleitstelle* de Dünaburg. Là, on lui fait savoir que l'au- torité compétente dont il dépend se trouve à Flensburg et qu'il faut attendre que l'unité transmette ses instructions. Le 25 juillet, il est envoyé à Wilna (Vilnius). Une fois arrivé, il lui faut se soumettre, avec d'autres soldats, à une opération de destruction des poux à l'hôpital. «On commence par déposer abso- lument tout ce que l'on a sur le corps et le personnel de l'établissement tente d'activer l'opération par des hurlements: „*Schneller, schneller zur Schwanzparade!*“ («Plus vite,



Carte postale postée à Flensburg le 2 août 1943.

(Coll. particulière)



Cartes postales (une paysanne de Roumanie et un portrait du *Hauptmann* Baumbach, un héros de la *Luftwaffe*) postées à Flensburg entre le 16 juillet et le 25 août 1943. (Coll. particulière)

plus vite pour le défilé des queues!» (...). Un colosse velu, avec sa voix de stentor, annonce brutalement, en fixant de ses yeux noirs les douches au plafond: «Si tout à coup on inversait là-haut les manettes en laissant échapper le *Judengas*, ce serait le silence éternel. Êtes-vous sûrs qu'il n'y a pas de juifs parmi nous?» (traduction mot à mot). Les

têtes, qui avaient suivi le regard du colosse, s'inclinent pour examiner les attributs virils du voisin. En solo, le gorille laisse exploser un rire bruyant. Le déclenchement des douches libère de leur embarras tous ceux qui n'ont jamais entendu parler des chambres à gaz des camps d'extermination. Le gorille, lui sans aucun doute, en connaissait l'installation. Ce n'est que bien plus tard, après la guerre, que l'occasion m'a été donnée de comparer une chambre à gaz avec les douches de la *Entlausungsanstalt* de Wilna».

De Wilna, il rejoint Koenigsberg (Kaliningrad), puis Berlin pour arriver finalement à Flensburg. De retour du front de l'Est, il est automatiquement affecté à la compagnie de convalescence et mis au service de la *Luftschutzbereitschaft* (défense passive).

A l'issue d'une visite médicale, il est classé *GV-Feld*, c'est-à-dire apte à servir en garnison à l'arrière du front. Affecté à la *Stammkompanie*, il est employé au bureau des renseignements de la gare de Flensburg, puis au service d'accueil des *Norwegenfahrer* (permissionnaires des troupes d'occupation en Norvège).



„bis das Wasser im Arsch kocht!“

Le 26 août, la compagnie d'instruction reçoit l'ordre de se préparer à partir pour la ville de Schaerbeck (Skaerbaek) au Danemark. Là, les 150 hommes (dont deux Alsaciens) de la 2^{ème} compagnie du Grenadier-Ausbildungsbataillon 209 sont soumis au Drill prussien. Les fameux «coucher-debout» se succèdent „bis das Wasser im Arsch kocht!“ («à te faire bouillir l'eau dans le cul!») selon les termes du caporal-instructeur. «Nous avons fait connaissance au RAD avec le Drill - les exercices de base - qui vise à nous faire acquérir des automatismes, mais qui consiste en premier lieu à supprimer toute personnalité. Nous aurons plus tard l'occasion, au front, de mesurer l'importance vitale de certaines applications, mais pourquoi l'instruction passe-t-elle systématiquement par l'humiliation de l'individu?».

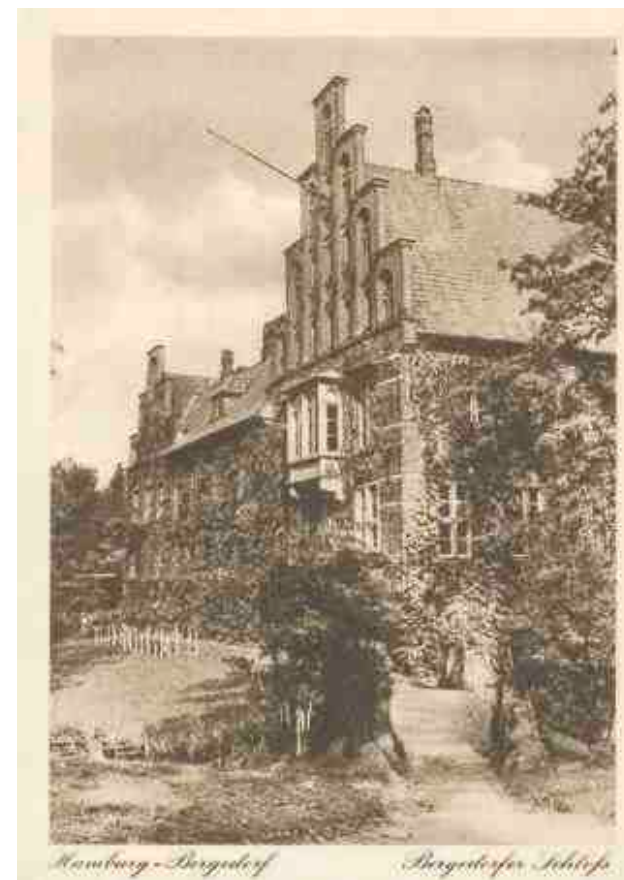
A la fin de l'instruction, Jean-Pierre Mengus se porte volontaire pour le *Fahradtrupp* (infanterie à vélo) pour échapper aux vacherries du caporal et... visiter le littoral de la Mer du Nord. Puis, avec l'arrivée de skis, il se porte volontaire comme instructeur. Se

retrouvant à l'infirmerie, suite à une chute brutale, il fait connaissance avec le *Sani* (abréviation de *Sanitäter*, l'infirmier) auquel il fait valoir que, grâce à son expérience au service de santé du RAD, il pourrait lui être utile. C'est ainsi que l'infirmier l'inscrit à l'*Innendienst* (service interne), «ce qui implique une polyvalence entre poste de garde et aide à l'infirmerie».

Puis, l'unité, maintenant classée d'«intervention», rejoint Nöre Nebel sur les rives de la Mer du Nord. Jean-Pierre Mengus, toujours classé *GV-Feld*, est mis à la disposition du tailleur du bataillon, un civil danois. Malgré son grade de simple soldat, il est responsable du rapatriement à Nöre Nebel des retardataires de l'infirmerie de Tondern.

Retour vers l'Est

Les mois de novembre et décembre sont encore marqués par des déplacements: Orten-Tinghö et Hambourg (après avoir été classé *KV*). Cette dernière ville est dans état de destruction épouvantable. Alors que la 2^{ème} compagnie est envoyée à l'Ouest, les deux Alsaciens ont été dirigés vers l'Est et se



Le „Bergedorfer Schloss“. Carte postale envoyée de Hambourg le 16 décembre 1943. (Coll. particulière)



retrouvent à la *Bismarckkaserne* de Wentorf, affectés à la 3^{ème} compagnie du bataillon de marche 761.

Le départ pour le front a lieu dans la nuit du 18 au 19 décembre 1943. Le soir de Noël se passe en gare de Dolinskaya. Cheminots et soldats entonnent „*Stille Nacht*“ («Douce Nuit, Sainte Nuit»). Ils passent le Nouvel An dans un hameau sur la rive droite du Dniepr, au nord de Nikopol. «On nous a averti que l'autre côté du fleuve est occupé par l'Armée soviétique dont l'objectif serait de couper le cordon ombilical entre Nikopol et la tête de pont sur la rive gauche du Dniepr».

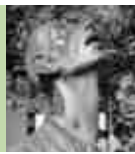
Nähmaschine et Jabos

Les soldats fraîchement arrivés sont rapidement pris sous le feu d'une *Nähmaschine* (avion soviétique dont le bruit du moteur rappelle celui d'une machine à coudre) redouté par les *Landser* (soldat aguerri au front).

Le 3 janvier, ils apprennent qu'ils doivent renforcer la 258^{ème} Division d'Infanterie du général Schoerner². «Pour rejoindre la ville

de Nikopol, la gare se trouve à 3 kilomètres. Il fait très beau et nous n'avons pas vu arriver les *Jabos*. C'est l'occasion pour le *Drill* de faire ses preuves: au commandement „*Jabos von links!*“ («*Jabos* à gauche!»), la compagnie se plaque dans le fossé droit. N'empêche que l'on entend les premiers appels au *Sani*. Nous traversons le pont flottant sans pertes et nous voilà dans la dernière enclave allemande de la province soviétique de Zaporozhye, sur la rive gauche du Dniepr. Les 85 hommes de l'unité de réserve dorment dans une salle de réunion de la petite ville de Kamenka. Un calme étonnant règne tout près de la première ligne. Seuls poux et punaises gênent notre sommeil».

Au front, les rares Alsaciens sont dispersés afin de réduire le risque de les voir désertir. Mais la peur de tomber aux mains d'Ivan est très forte. Jean-Pierre Mengus est donc transféré à Dnieprovskaja, à l'extrême Est de la tête de pont de Nikopol. Il est affecté à la 3^{ème} compagnie du régiment des Grenadiers 570. Un sous-officier lui donne quelques conseils pour qu'il puisse atteindre son bunker en première ligne: se jeter à plat ventre dès



qu'une fusée éclairante est tirée, se jeter dans un cratère d'obus en cas de tir. C'est, dans la nuit du 10 au 11 janvier 1944, en rampant et en sautant d'un trou à l'autre - et grâce à l'intervention de ses nouveaux camarades venus le chercher - qu'il parvient sain et sauf à destination (non sans avoir croisé le cadavre d'un Russe - son premier mort).

Il est pris en charge par un *Obergefreiter* qui lui apprend d'emblée la règle de base pour augmenter ses chances de survie au front: ne pas se faire voir et ne pas se faire entendre; car les Russes sont à environ 200 mètres. C'est à ce moment-là qu'un «hurlement à donner le frisson» se fait entendre. «L'*Obergefreiter* a juste le temps de me pousser dans la tranchée fraîchement creusée et les «orgues de Staline» balayent le terrain! Pour moi, c'est la découverte de cette arme d'enfer».

Repli désordonné et contre-offensive meurtrière

«Au bout d'une dizaine de jours, nos voisins soviétiques doivent être stupéfaits de notre repli stratégique, mais désordonné». Jean-Pierre Mengus, handicapé par une blessure due au gel, est parmi les derniers à rejoindre

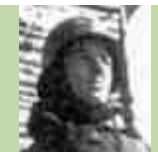
les camions qui les attendent à Dnieprovskaja. La troupe est débarquée à Znamenka. En cette fin du mois de janvier, malgré le gel, les soldats s'appliquent à creuser des tranchées de repli, «que les *Jabos* s'appliquent à combler au plus vite; un travail quasi-impossible».

La contre-offensive allemande se fait de nuit: il s'agit de remonter la colline qui les sépare des Russes, dépasser la *Hauptkampflinie* (HKL: la première ligne) sur la crête et en déloger l'adversaire.

Lors de leur approche, les Allemands sont pris dans un enfer d'explosions et un fracas épouvantable. Jean-Pierre Mengus - le seul à n'avoir pas de tenue de camouflage blanche - se jette dans le premier trou d'obus. Il en est tiré par un sous-officier, plus expérimenté, qui lui hurle: «En avant! Sinon tu y restes pour toujours...!». Ils parviennent finalement sur la crête et se trouvent hors de la zone de pilonnage. «Une vision dantesque s'offre à nous: les tirs des Russes enflamment l'horizon».



Parcours de Jean-Pierre Mengus.
(Carte de Matthieu Hilbert)



Parcours de Jean-Pierre Mengus.

(Carte de Matthieu Hilbert)

Pendant que Jean-Pierre Mengus dégage le talus de protection de la tranchée, le sous-officier surveille les alentours. Une *Nähmaschine* largue ses fusées éclairantes en forme de cônes; les *Landser* les comparent à des sapins de Noël. Une partie du paysage est éclairée comme en plein jour. Un terrain ravagé par les innombrables cratères se dévoile, témoignant de la violence du feu soviétique. Quelques silhouettes s'y meuvent. De nombreux corps (des morts, des blessés ou des gars paralysés par la peur?) gisent au sol.

A l'aube, les canons se sont tus. Jean-Pierre Mengus aide les infirmiers à ramasser les blessés, puis assiste le chirurgien du *Hauptverbandplatz* (HVP), ce qui lui vaut d'être

nommé «aide-soignant». Mais, étant pris d'un accès de fièvre (ainsi qu'une diarrhée persistante), le médecin lui établit un carton à bordure verte qui identifie les malades ambulants. Le 26 janvier, il est donc transféré à la KSS de Nikopol, sur la rive droite du Dniepr. Cinq jours plus tard, il est transféré au *Feldlazarett* (hôpital militaire de campagne) 125. On lui confie la responsabilité de 12 blessés gravement atteints qu'il doit accompagner lors de leur évacuation en train sanitaire. Mais le convoi reste en gare: la locomotive n'arrive pas.

„Versucht Euch nach Westen abzustetzen“

Le 5 février, les Russes ont réussi à percer le front: la liaison ferroviaire est coupée. L'ordre de repli est donné de wagon en wagon: „Versucht Euch nach Westen abzustetzen!“ («Tentez de vous replier vers l'Ouest!»). Il faut prendre la direction d'Apostolowo. «Jamais je ne pourrai oublier les hurlements de blessés (...). L'instinct de conservation pousse certains à se lever et à se traîner dans la boue pour fuir la capture par les Russes».



Jean-Pierre Mengus se retrouve sur le quai avec une poignée de compatriotes alsaciens. Que faire? C'est alors qu'une locomotive tirant quelques wagons passe sur une voie proche. Le groupe saute en marche, tout en ignorant la direction que va prendre le convoi ; à en juger par les caisses de munitions entassées sur le plateau de leur wagon, ce serait le front. Le train s'arrête soudainement sous le feu nourri de l'artillerie. «Sur le ballast, de chaque côté du convoi, les *Landser* se sont installés en position de tir; d'autres arrachent les caisses de munitions de nos wagons. Nous nous sommes jetés dans la gueule du lion!».

Carton vert

A la nuit, Jean-Pierre Mengus rejoint une *Rollbahn* qui traverse la forêt ukrainienne en longeant la voie ferrée; malgré les rondins, les nombreux véhicules peinent à avancer sur le sol boueux de la piste. Profitant d'un dérapage, il s'agrippe à la ridelle arrière d'un véhicule sanitaire traînant une cuisine roulante. Après un temps, ils sont immobilisés: des officiers, dont, d'après la rumeur, le général Schoerner en personne, déclarent les

* 45 Telegramm				Deutsche Reichspost			
ans 8345 KRASNYSTW 191 18 19 1640 =				AMTLICH BEGLAUBIGT =			
Tag	Monat	Jahr	Zeit	MENGUS // LUETZELSTEINERSTR 14			
20	April	1944	15 48	STRASSEBURGELS =			
Amt PA Strassburg (Els)							
KOMME MORGEN IN LAZARETT NUR KEINE SORGE BRIEF NAEHERES NICHT MEHR SCHREIBEN = JEAN PIERRE +							
14 +							
Für dienstliche Rückfragen				X 0 187 500 A (NL 25)			

Télégramme envoyé de Krasnystaw le 20 avril 1944 par Jean-Pierre Mengus à ses parents: „*Komme morgen ins Lazarett / Nur Keine Sorgen / Brief Naeheres nicht mehr schreiben // Jean Pierre*“ («Entre à l'hôpital demain matin / Pas d'inquiétude / Ne plus envoyer prochaines lettres // Jean-Pierre»). (Coll. particulière)



Un Landser. (Dessin N. Mengus)

infirmiers aptes au combat et les envoient en position de tir sur le remblai. Quant à Jean-Pierre Mengus, il se tire d'affaire grâce à son carton de «malade ambulante»: le voilà au volant du camion... qu'il ne sait pas conduire et qui glisse lentement vers un fossé. Profitant de l'obscurité et de la confusion, le chauffeur improvisé prend la fuite dans la forêt.

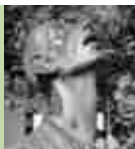
Le lendemain, il rejoint une colonne de *Panjewagen* (attelages de trois chevaux) conduits par des *Hiwi* russes. La nuit, les Soviétiques se rapprochant, il quitte ce groupe à pied pour tomber, après une trentaine de kilomètres, sur une colonne d'attelages et de *Landser* (7 février).

Après maintes péripéties, il parvient au HVP d'Archangelskoje: il y retrouve son copain Robert. De là, à cause de sa mauvaise santé, il est transféré à la KSS d'Alexandrowna, puis à Nikolyev pour rejoindre l'*Ortslazarett* d'Odessa (14 février). Il ne pèse plus que 50kg pour une taille d'1m80. Le 22 février, ils sont transférés, par train sanitaire, à Lublin via Kichinev, Tschernovtsy, Tarnopol, Lemberg (Lwow) et Przemisl.

Ils sont accueillis à la KSS, appelée *Parteihaus*, de Lublin, puis, le 7 mars, à la KSS Lublin-Uni. Le 16, ils sont transférés à Krasnytaw et affectés à une compagnie de convalescents dépendant du *Genesendenbataillon* de Lublin. Leur mission «s'intègre dans un dispositif anti-terroristes sous couvert d'aide à la récolte des produits de l'agriculture». Mais le temps passe en service de garde. Il faut également faire attention aux fanatiques nazis qui n'attendent qu'un prétexte pour vous créer des ennuis. Et c'est ainsi que, début avril, après deux mois de soins inefficaces, Jean-Pierre Mengus est déclaré «bon pour le service» et réintègre la caserne. Le 15 avril, son nom figure sur la liste de départ au front.

Dysenterie?

Le 21, sous suspicion de dysenterie, il est transféré au *Reservelazarett* IV de Lublin. Le 6 mai, il est envoyé dans une villa bourgeoise appelée «Maison de repos». La vie s'y écoule presque paisiblement jusqu'au 3 juin où il est contraint de retourner au *Reservelazarett* IV. Son séjour à Lublin est notamment marqué par le bombardement de la



ville dans la nuit du 12 au 13 mai et l'annonce du débarquement en Normandie. Le 14, il est affecté à la garde de l'*Ursulinenkloster*, puis, le 17 juin, il est envoyé près de Wawolnika, via Pulawy, pour compléter un «groupe de protection des récoltes» installé dans une exploitation agricole. La région a pour réputation d'être infestée de partisans. Il faut donc protéger les femmes qui travaillent dans les champs et les hommes qui travaillent en forêt.

Dans ce domaine agricole, son savoir-faire en tant que soignant lui vaut le titre de „*Doktor franzouski*“.

Les partisans

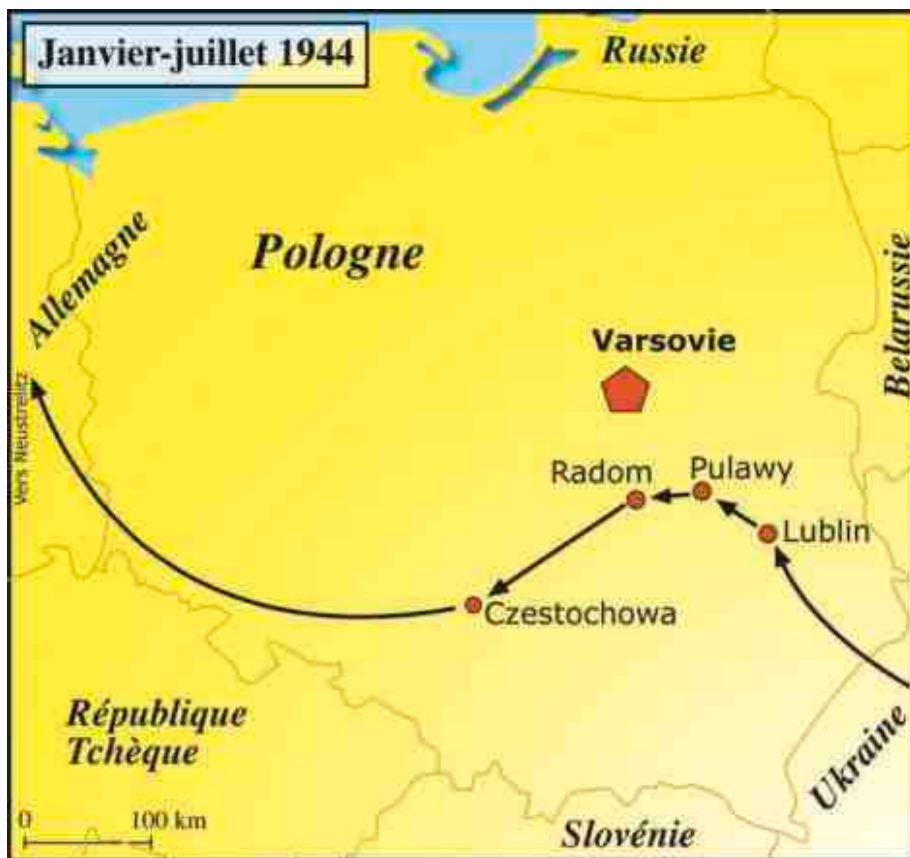
Vers la mi-juillet 1944, Jean-Pierre Mengus est désigné pour faire partie du commando de protection des bûcherons. Il est chargé de la surveillance d'un petit col et de l'attelage pendant que les autres soldats accompagnent les hommes en forêt. Dès qu'il se retrouve seul, il est entouré de trois gars armés. Par réflexe, il leur tend sa carabine en bafouillant le texte d'un tract russe appris par cœur: „*Niet Niemez... Franzous... zu Politkommis-*

sar... prochain pan... - excusez monsieur (polonais)“. Un des hommes le pousse d'un coup de crosse dans les reins en hurlant: „*Du sprichst doch Deutsch!*“ («Tu parles bien allemand!»). Il est ensuite conduit dans une cabane de rondin, en pleine forêt, occupée par une dizaine de partisans. Leur chef lui ordonne de lui donner son *Soldbuch* (livret militaire).

Au bout d'une ou deux heures, un homme arrive et l'accoste en français. Celui-ci le prend pour un déserteur, mais il lui annonce que leur groupe ne peut pas l'accueillir. Il lui propose d'attendre les troupes soviétiques. Pendant ce temps, des verres de Vodka sont



Carte postale écrite le 20 juin 1944 à Pulawy et postée trois jours plus tard.
(Coll. particulière)



Parcours de Jean-Pierre Mengus.

(Carte de Matthieu Hilbert)

distribués. Après avoir trinqué, tous les hommes présents - l'Alsacien y compris - entonnent *L'Internationale*.

En discutant avec le chef, Jean-Pierre Mengus récupère son arme (afin que les Allemands ne le prennent pas pour un déserteur), mais sans les cartouches : les munitions sont précieuses pour les résistants. Puis, d'une voix timide, il demande que son *Soldbuch* lui soit restitué.

- «Tu l'as perdu, lui est-il répondu.
- Est qu'est-ce que je présente aux Russes?».

Après une hésitation, le chef lui tend le précieux document et, après une poignée de

main, le laisse partir. Il retrouve l'attelage dont il avait la garde. Les autres ne se sont aperçus de rien.

Le danger se rapproche

Le 19 juillet, en mission à Lublin, il apprend que la compagnie de Krasnystaw a reçu l'ordre de se replier, mais que le commando de protection des récoltes doit attendre cet ordre. Près de Wawolnika, il apprend que les Soviétiques vont tenter d'avancer jusqu'à la Vistule et que, sur une centaine de kilomètres, le seul pont est celui de Pulawy.

Le 22 avril, les Allemands constatent que les civils du domaine sont partis. Eux-mêmes n'ont plus de contact avec l'extérieur et ne disposent, comme moyen de locomotion, que d'une charrette tirée par un cheval plus tout jeune. Le *Feldwebel* donne l'ordre du départ.

La petite troupe prend la direction d'Opole. Après quelques péripéties, le groupe rejoint la route Opole-Pulawy; celle-ci est encombrée de civils et de militaires qui tentent de passer le pont à Pulawy.



A Pulawy, les *Feldgendarmen* dirigent le groupe vers Radom. En cours de route, des *Jabos* attaquent la *Rollbahn* surchargée. Jean-Pierre Mengus cherche un abri en forêt et se retrouve séparé de ses compagnons. Il se joint à un autre groupe de soldats - qui s'avèrent également être des convalescents du bataillon de Lublin - pour atteindre Radom. A l'entrée de la ville, les *Feldgendarmen* leur apprennent que leur unité se trouve à Kielce.

Un accouchement

En cours de route, ils montent dans un des wagons à bestiaux d'un train dont, finalement, ils ignorent la destination. Mais le convoi est arrêté par une attaque de *Jabos*. En sautant du train, ils se retrouvent dans une colonne de réfugiés coincée dans une gorge assez profonde. Soudain, il est appelé par un *Landser*: „*Peter, komm schnell! Du bist doch Sani!*“ (« Jean-Pierre, viens vite! Tu es bien infirmier! »).

«Ce qu'il me présente me laisse sans voix, comme paralysé: sur une charrette à bras, immobilisée par des rochers, est couchée une femme, les jambes écartées et remontées, en

train d'accoucher. Les gens autour d'elle ont perdu la tête. Un homme (son mari ou son père), légèrement blessé, lève les bras au ciel en se lamentant. Nous nous sentons impuissants et, lâchement, nous nous éloignons, le regard perdu».

Le repli se poursuit

A bonne distance de la voie ferrée, la troupe poursuit sa pénible progression vers Kielce. Au fur et à mesure de leur avancée, il se forme des groupes de plus en plus importants, tous issus du bataillon de Lublin. Le 25 juillet, en lisière d'une forêt, les arrivants - une bonne centaine - sont rassemblés par des officiers. L'un d'eux leur fait part de l'échec de l'attentat contre Hitler et leur fait savoir que le bataillon des convalescents est dissous: chacun va donc rejoindre son unité de réserve.

Les soldats sont ensuite convoyés à Tschenschostochau (aujourd'hui Czestochowa). Jean-Pierre Mengus rejoint, le 28 juillet, le *Grenadier Ersatz Bataillon 48* à la *Douaumont Kaserne* de Neustrelitz. Affecté à la *Genesenden Kompanie*, il est employé



Carte postale, datée du 9 septembre 1944, représentant deux *Nachrichtemänner* à la recherche d'une panne. (Coll. particulière)



comme ordonnance au mess des sous-officiers, où il rencontre encore Robert, seul copain strasbourgeois dont le parcours a croisé cinq fois le sien!

Une perm!

Le 3 août, il obtient enfin une permission d'un mois, soit deux semaines d'*Einsatzurlaub* (perm pour engagement au front) et deux autres semaines de *Genesenurlaub* (perm de convalescence). Mais, en Alsace, le temps passe trop vite.

A la fin du mois d'août se pose un problème lancinant: que faire? Rejoindre sa caserne? Retourner au front? Ou se cacher comme d'autres l'ont fait? Et la famille? Ses parents? Ses jeunes frères? La déportation sera leur lot s'il déserte? Pour épargner ses proches, il choisit, la mort dans l'âme, de ne pas fuir.

Arrivé à Berlin, il manque la correspondance pour Neustrelitz. Afin de ne pas passer pour un déserteur, il prévient immédiatement sa compagnie par télégramme.

De la *Marschkompanie* au *Magenbataillon*

Alors que ses camarades sont mutés à Rostock, Jean-Pierre Mengus est versé à la *Marschkompanie*, l'unité en préparation pour le départ au front, mais une rechute de sa gastro-entérite l'envoie au *Diätsanatorium* de Fürstenberg.

A la fin du mois d'octobre, il apprend qu'il va être muté au *Magenbataillon M 272* à Schwerin. Mais, auparavant, il bénéficie d'une permission et retourne à Strasbourg en évitant les contrôles lors du passage du Rhin à Kehl: en tant que *Kampfgebiet* (zone de combat), l'Alsace n'est en principe plus accessible aux permissionnaires. Le 12 novembre, tiraillé entre le désir de se cacher et la peur de voir ses parents déportés alors que la libération de l'Alsace semble si proche, il reprend le train pour rejoindre son unité de réserve en vue du départ au front de l'Est.

Volontaire pour être chef de groupe dans une *Marschkompanie* à destination de Kehl, il est intercepté dans le train au moment du départ: „*Keine Elsässer bei dem Transport, das*



sollten sie doch wissen “ («Pas d’Alsaciens dans ce convoi, vous devriez le savoir»). Cet échec va être suivi d’un autre. Le 23 novembre, il obtient une «perm d’évacuation» et pense se rapprocher de Kehl pour s’évanouir dans la nature ensuite. Hélas, la nouvelle qu’une unité française de chars a atteint le Rhin à Strasbourg annule sa permission. C’était le jour de la libération de Strasbourg par la 2^{ème} DB.

Retour à l’Est

Les soldats du *Magenbataillon* sont soumis à des manœuvres et touchent un équipement hivernal. La possibilité d’intervention sur le front de l’Est se précise lorsque le bataillon est rebaptisé *Festungs-Infanteriebataillon M 1442*.

Au début du mois de décembre, la troupe rejoint Posen. Noël et Nouvel An passent... En janvier, Jean-Pierre Mengus suit un cours accéléré de transmission phonique par fil et radio. Le 15, le bataillon est envoyé dans le secteur de Radom où les Russes ont effectué une percée: il s’agit de défendre le pont sur la Pilica. Le PC du bataillon s’installe dans le

village de Tomaszow. Ce dernier se trouve à l’arrière d’une colline sur la pente de laquelle ont été aménagées des positions de tir. Jean-Pierre Mengus et son ami Platzke montent rapidement la ligne téléphonique jusqu’à la crête où les attendent les opérateurs du bataillon. Mais il est impossible d’établir la liaison radio.

Après quelques tirs de la part des partisans (pour pouvoir repérer les positions allemandes), ce sont les troupes soviétiques qui passent le lendemain à l’attaque. «Orgues de Staline», chars et *Jabos* ouvrent le feu. La liaison téléphonique est bientôt rompue. Pendant que Platzke reste au bunker avec l’émetteur-récepteur, Jean-Pierre Mengus est chargé de remonter la ligne et de réparer la panne. Pour avancer plus rapidement, il n’emporte que la trousse de réparation. Personne n’a songé que, sans armes, il peut être pris pour un déserteur et exécuté. Mais, pour le moment, il se déplace dans un terrain labouré par les obus des chars et les bombes des *Jabos*. Ayant atteint le versant protégé de la côte, il découvre Tomaszow épargné et... abandonné. En cherchant vainement le PC,



il tombe sur «les dépouilles difformes et hideuses de plusieurs *Landser* (...) écrasées par les chenilles des engins dont les conducteurs ont dû effectuer un changement de direction pour mieux les réduire en bouillie». Cette vision abominable lui fera haïr la guerre pour le restant de sa vie. Heureusement, un hennissement tout proche l'arrache à cette contemplation morbide et lui permet de retrouver le dernier attelage du bataillon prêt à partir. Il apprend alors que le bunker où il se trouvait a été touché de plein fouet par les tirs ennemis... Il n'y a pas de survivants.

Une troisième retraite sur le front Est

La poignée d'hommes attend de Jean-Pierre Mengus qu'il prenne le commandement de leur retraite: il est certes le plus jeune du groupe, mais il est le plus expérimenté en matière de «repli stratégique». La nuit tombe. Il vaut mieux attendre l'aube pour se mettre en route.

Pour tenter de retrouver leur bataillon, ils suivent le remblai de la ligne de chemin de fer qui file vers le nord-ouest. Petit à petit, ils

sont rejoints par d'autres *Landser* en déroute. Les civils sont également nombreux à fuir.

Au bout d'une douzaine d'heures de marches, ils rattrapent les gros de la troupe. La circulation devient impossible lorsque la route qui vient de Litzmannstadt (Lodz) rejoint la leur: la voie est obstruée, dans les deux sens, par des véhicules hippomobiles, des fantassins et des civils.

Le groupe rejoint alors le *Stabsfeldwebel* (adjudant-chef dit d'Etat-Major) de leur compagnie qui était arrêté en lisière de forêt. Ils sont à présent une trentaine d'hommes et disposent de trois attelages.

Après avoir traversé la Warthe (Warta), le prochain regroupement est fixé à Schieradz (Sieradz). Le 21 janvier, les soldats du *Festungs- Infanteriebataillon M 1442* (ex-*Magenbataillon*) passent un examen médical. Jean-Pierre Mengus décroche le sésame: le carton aux rubans verts du malade ambulant, véritable «sauf-conduit sur le chemin de la débâcle».



De nouveau seul

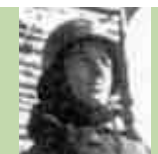
A Kalisch, «une colonne de MTW (véhicule motorisé blindé destiné au transport des *Panzergranadiere*) stationne en ville. Je choisis un véhicule tractant une cuisine roulante et monte sur le système d'accrochage, comme cela m'avait réussi sur la *Rollbahn* de Krivoïrog. Il n'existe aucune possibilité de s'asseoir. A l'intérieur du véhicule, les *Panzergranadiere* sont serrés les uns contre les autres et font la sourde oreille lorsque je les implore de me faire une petite place. Tout à coup, le MTW se met en route et il ne m'est plus possible de sauter de mon appui précaire sans risquer de passer sous les roues de la roulante! Je m'agrippe à la ridelle arrière, mais personne ne m'aide à grimper dans le véhicule. Sur la route défoncée, mais gelée, nous roulons à grande vitesse, sautant et dérapant pardessus les trous, les blocs de neige et de glace. Je suis conscient qu'à tout instant je peux glisser sous l'attelage. Si je tremble, c'est de colère plutôt que du froid, que je ne sens plus. Mes membres se raidissent de plus en plus lorsque, sur une secousse, le véhicule pile. Je tombe comme un sac sous la remorque...».

Il revient à lui dans un lit, dans une boulangerie de Pleschau (Pleszew). Ayant constaté que ses bottes lui ont été retirées, il remarque que le tract russe, destiné aux déserteurs alsaciens ne s'y trouve plus. Redoutant des ennuis, il file en catimini et rejoint, seul et à pied, Jarocin. Prenant la route menant à Gustinen (Gostyn), il retrouve ses camarades dans une ferme où il comptait passer la nuit!

L'avant-garde russe

«Lorsque nous faisons à pied une quarantaine de kilomètres par jour, nous nous trouvons de plus en plus dépassés par les colonnes de l'avant-garde soviétique. Nous le constatons entre Fraustadt (Wschowa) et Glogau où les maisons abandonnées sont exposées au vandalisme. La vue des pièces dévalisées et des magasins pillés ou détruits me prend à la gorge. Voilà la sale guerre qui s'attaque aux civils et mes nerfs craquent lorsque je pense aux miens que je ne reverrai pas de sitôt (...).

Malgré les attaques de l'ennemi et en dépit de l'état de santé déplorable de tous, notre *Stabsfeldwebel* a ramené 25 hommes, en dix



Quelques-unes des lettres et cartes envoyées par Jean-Pierre Mengus à ses parents.
(Coll. particulière)

jours, de Tomaszow à Glogau, soit environ 400 kilomètres effectués, pour la plupart d'entre nous, entièrement à pied (...). Un chaleureux merci à nos chevaux d'attelages qui ont bravement contribué à nous tirer d'affaire en transportant tous nos effets, armes et ravitaillement!

La prestation fournie par ces deux douzaines d'hommes ne sera qualifiée ni d'acte de bravoure, ni d'ailleurs de performance, puisque chacun n'était en compétition qu'avec lui-même. Pourtant, nous avons constitué un groupe soudé, mais uniquement dans le but d'échapper à la capture par les Soviétiques. Depuis l'annexion de la province par les Allemands, je me suis senti comme un corps étranger dans le «Grand Reich». C'est bien la première fois que j'éprouve le sentiment de l'appartenance, librement consentie, à un groupe».

Voyages en train

Les soldats de l'ex-*Magenbataillon* M 272 sont ensuite transférés, en train, à Bad Mergentheim. A leur arrivée, ils ne passent pas inaperçus avec leurs uniformes râpés et sales. Les autochtones se préparent déjà à recevoir l'«Ami» (abréviation de „*der Amerikaner*“, l'Américain). Puis, ils sont envoyés à Bielefeld, au sud-ouest de Hannovre. Affectés à la 1^{ère} compagnie de marche, ils doivent être prêts à partir pour le front. Ils touchent leur équipement le 11 février et devraient partir pour le front Ouest. Jean-Pierre Mengus, le seul Alsacien présent, est muté à la 2^{ème} compagnie. Il restera donc à Bielefeld dans l'attente qu'une unité de réserve se soit constituée pour le front de l'Est.

Bielefeld

Malgré les bombardements incessants, ils sont soumis à des exercices dans le *Teutoburgerwald*. Une nouvelle visite médicale et Jean-Pierre Mengus est envoyé à l'infirmerie. Il est question qu'il fasse partie d'un groupe de renfort pour Haltern, dans la Ruhr, mais une toux tenace ne lui permet pas de partir.



Le 11 mars, les hommes du *Magenbataillon* sont consignés à la caserne. En cas d'alerte, il est obligatoire de se rendre dans les abris aménagés dans les sous-sols de la caserne; s'ils sont détruits, il faut les reconstruire. Celui qui serait arrêté dans la rue sans ordre écrit sera immédiatement fusillé.

Un nouveau contingent de 200 hommes est envoyé en renfort dans la Ruhr. Il ne reste plus grand monde dans la caserne. Etant obligé d'aller chercher lui-même ses médicaments à la *Standortsapotheke*, Jean-Pierre Mengus peut observer «la détresse extrême de la population».

Au cours d'un de ses déplacements, il rencontre un groupe de *Stabshelferinnen* (auxiliaires féminines à l'Etat-Major, surnommées «Souris grises»). L'une d'entre-elles est de la région de Mulhouse. Elle a vécu la «Poche de Colmar» et n'a pu faire autrement que de suivre l'Etat-Major en Westphalie. Elle se plaint d'avoir à porter l'uniforme des fantassins et de partager avec eux le dortoir et les sanitaires... dont l'eau est coupée.

Le 19 mars 1945, Jean-Pierre Mengus - dont l'état de santé s'aggrave - se voit diagnostiqué une diphtérie. Il est transféré à la section des maladies infectieuses du „*Haus Kapernaum*“ de Bethel.

Trois héros

A Pâques, un repas de fête est servi aux malades: œufs durs colorés, rôti de bœuf, un morceau de tarte et un schnaps! Les bruits de combats se rapprochent. Des fenêtres de la clinique, les patients observent la rue. Un groupe de personnes, dont on ne peut déterminer s'il s'agit de militaires ou de civils, passe avec un drapeau blanc. Puis «un gamin au visage poupon avec, sur sa tête, un casque sautillant comme une cloche. Il se



Parcours de Jean-Pierre Mengus.

(Carte de Matthieu Hilbert)



déplace avec un énorme manteau en *Feldgrau* aux revers trop larges d'où sort à peine un bout de bras tenant un fusil. J'essaye de traduire à mes collègues qu'il y a des coups de pieds au cul qui se perdent...».

Le 4 avril, les photos du *Führer*, qui trônaient jusqu'ici dans chaque chambre, ont été enlevées.

Ayant osé sortir de l'hôpital pour prendre l'air, Jean-Pierre Mengus croise trois gars en uniformes kaki tirant une petite charrette recouverte d'un drapeau bleu-blanc-rouge: des prisonniers de guerre français. «Je les interpelle en leur expliquant ma situation d'Alsacien et en les priant de m'emmener. Je crois réaliser un vieux rêve, quand j'aperçois un rictus méprisant sur les lèvres de l'un d'entre eux. Pendant que son voisin affiche un sourire triste, le troisième déclame haut et fort: «Tu ferais mieux de la fermer! Les verts-de-gris de ton espèce, on ne leur fait pas un long procès. Une balle est tellement vite perdue!». Lorsque les trois héros tournent le coin, riant fort de leur exploit, je suis comme cloué au sol».

„Prisoner of War“

La libération se passe sans tambour, ni trompette: «Pour nous, ce n'était vraiment pas une «libération»! Nous avons vécu le passage de témoin d'une course de relais entre gens de bonne compagnie. C'est le médecin allemand qui nous a signifié, le jeudi 5 avril, que nous étions officiellement „Prisoner of War“ de l'US-Army. Comme prisonniers de guerre, il nous est absolument interdit de sortir de notre bâtiment, le „Haus Kapernaum“. Nous attendons le passage de la „Board of Inquiry“, la commission d'enquête, qui statuera sur notre avenir immédiat (...). On ne peut s'imaginer capture plus banale, mais je reste prisonnier avec mes collègues allemands!».

Le 9 avril, les patients sont transférés à Brackwede où se trouve «un terrain de rassemblement où deux à trois mille *Landser* couchent à même le sol». Le lendemain, ils sont conduits dans le camp de transit de Rheinberg. Les prisonniers qui ne sont pas des *Reichsdeutsche* sont transférés à Namur. Le trajet ne se fait pas sans incidents: la population civile, à la vue de



leurs uniformes, les insulte ou leur jette des pierres.

La moitié de l'Europe est représentée au camp de triage de Namur. Parmi les nombreux *Beutedeutsche* («Allemands butin de guerre»), Jean-Pierre Mengus croise notamment des Luxembourgeois et des *Volksdeutsche* d'Eupen-Malmédy qui craignent d'être envoyés en Angleterre ou aux États-Unis alors qu'ils sont si près de chez eux.

La France, enfin!

Au camp de Croutoy, Jean-Pierre Mengus n'éprouve pas de difficulté à prouver sa nationalité française grâce à sa carte d'identité, établie à Limoges en 1939, qu'il a réussi à conserver.

Le 1^{er} mai, les POW sont envoyés à Laon. Ils sont désormais des «Français libérés» et des «soldats de l'Armée de libération». Après les interrogatoires destinés à dépister les «éléments douteux», la fête de l'armistice le 8 mai, Jean-Pierre Mengus retrouve sa famille et sa fiancée le 16 mai 1945.

En guise de conclusion

«Je n'ai pas honte de mon choix d'avoir épargné à ma famille le risque de la déportation. Il me restera toujours à remercier Dieu de m'avoir évité d'être mêlé, de près ou de loin, à des actes barbares. Quelquefois, nous nous sommes rencontrés entre Hommes, dignes représentants de notre humanité, et nous nous sommes traités réciproquement en tant que tels».